

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHED BY THE L. A. BEAUBIEN CO. LIMITED.

NEW ORLEANS PUBLISHED BY THE L. A. BEAUBIEN CO. LIMITED. 223 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENDES ET LOCATIONS, ETC., ON PAIE UN SOUS LE MOT DE CHAQUE LIGNE, VOIR LA PAGE 4.

TEMPERATURE Du 15 mars 1906.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

L'Affaire du Mont Dajo.

Lorsqu'il y a une semaine la nouvelle d'un sanglant combat dans l'une des Philippines, Jolo, combat dans lequel périrent une vingtaine de soldats américains et furent exterminés un millier de rebelles, l'émotion fut grande dans tous les Etats-Unis, et d'autant plus grande que des dépêches subséquentes annonçaient que les troupes américaines qui commandaient le général Wood n'avaient fait aucun quartier et que les femmes et les enfants des Moros retranchés sur le Mont Dajo avaient été massacrés aussi bien que les hommes.

Cette indignation spontanée se comprend et s'explique, et elle fait, en somme, honneur au caractère du peuple américain, mais il eut été préférable d'attendre de nouveaux détails avant de se prononcer d'une manière aussi catégorique. Le gouvernement lui-même a compris que ces nouveaux détails étaient nécessaires pour calmer l'opinion publique, et il les a demandés au général Wood, et celui-ci vient de les faire parvenir à Washington.

ment d'humanité, retenir leurs hommes et les laisser massacrer par les Moros? Non! le premier devoir de tout commandant est de ménager autant que possible la vie de ceux qui lui obéissent aveuglément.

Un soldat fait la guerre, et lorsqu'il combat sous les plis de son drapeau, il doit renverser les armes à la main tous les obstacles qui le séparent de la victoire. Il est regrettable que le commandant américain ait dû recourir à des moyens aussi violents au Mont Dajo, mais quels reproches n'aurait-il pas encourus si, par un sentiment déplacé de la circonstance, il avait laissé massacrer ses soldats?

Les missions militaires françaises dans l'Amérique du Sud.

Une nouvelle mission militaire française va s'ajouter à celles qui déjà, dans l'Amérique du Sud au Pérou et en Bolivie, développent l'action et l'influence de la France.

L'Etat de São Paulo, le plus riche et le plus avancé de la République des Etats-Unis du Brésil, désirant organiser militairement ses forces de police, milice, garde civique, corps de pompiers le tout formant un contingent de six mille hommes, avec une section de mitrailleuses, vient d'engager dans ce but, pour un délai de deux ans renouvelable, quatre officiers et sous-officiers français.

Cette mission vient de partir pour le Brésil par le "Magellan." Elle a à sa tête le commandant Balaguy, du 103e d'infanterie, officier breveté des plus distingués de l'état-major français, section historique, à qui l'on doit de remarquables travaux sur la campagne de Napoléon en Espagne. Il aura à São-Paulo rang de colonel.

Alfred de Musset intime.

Mme Adèle Collin, l'ancienne gouvernante, aujourd'hui presque nonagénaire, de Musset, que l'on a vue avec émotion, portée sur un fauteuil par les huissiers de la Comédie-Française, venir saluer, l'autre jour, le monument de son maître, publié de nouveaux souvenirs sur Musset.

Leur petite existence, à eux deux, le poète et sa gouvernante, était paisible et douce lorsque quelque femme ne venait pas se mettre à la traverse: Quelquefois, en sortant du Jardin des Plantes, nous allions dîner au "Bœuf à la mode", restaurant en vogue en ce temps et qui se trouvait rue de Valenciennes.

M. de Musset désirant fumer, nous dînions seuls dans un cabinet. Monsieur me disait en sortant pour payer: — Vous allez voir au comptoir une jolie femme qui ne manque jamais de m'offrir une prise de tabac que j'accepte régulièrement, et que j'emporte dehors...

Le soir, en rentrant, Monsieur allait au café Drançay, tout à côté du 23, quai Voltaire; pendant qu'il buvait sa bière, je m'asseyais près du comptoir et je causais avec Mme Drançay.

Le poète, entre sa fidèle gouvernante, son chien Marzo, si intelligent qu'il se fâchait lorsqu'on lui disait qu'il avait des puces, son chien Loulou et sa chatte, avait pu vivre heureux, se soigner, se remettre, si la terrible question féminine n'était venue, en quelques heures, détruire tous les résultats de sa passagère sagesse.

Le pauvre poète était littéralement traqué par les femmes: S'il avait dû rentrer seul, je voyais certaines personnes se disposant, autour de lui, à l'enlever à sa sortie de théâtre. On l'enlevait, en effet. Une fois c'était Mme Allan; une autre fois Louise Collet; et toujours l'intrigue finissait par un appel désespéré vers la fidèle Adèle, qu'on avait voulu égarer et qui reprenait possession de son poète.

Le plus grand tourment d'Adèle Collin était la santé défectueuse de Musset. Il était un visionnaire, dit Maurras dans la pénétrante étude qu'il a consacrée aux "Amants de Venise". Et il cite quelques-unes des visions du poète. Mme Adèle Collin en avait déjà raconté quelques-unes, et des cas de double vue, dans "Echo du Merveilleux".

Il faut retirer le traversin de mon lit, et vous me donnerez le votre. Figurez-vous que, au lieu du traversin, c'est un chef de brigades. Le traversin lui-même me dit continuellement que je me suis précédemment associé avec lui et que je suis de moitié dans ses méfaits, qu'il fait que je le salue. J'ai assez de force pour savoir que c'est un commencement de délire, mais aussitôt que je sens le sommeil venir, ce brigand me dit: "Tu ne dormiras pas, il faut venir".

Je fis l'échange des traversins. Il prit le mien, l'emporta dans sa chambre et revint me dire de frapper très fort sur celui qu'il m'avait donné, le secouer, le bien écoraser. Je fis tout cela. Je remis Monsieur dans son lit et l'attendais qu'il dormit. Il passa une très bonne nuit.

Elle raconte encore, à propos d'un décès qui s'était produit dans la maison:

M. de Musset n'aurait pas aimé à savoir la mort si près de lui. Il se coucha après avoir soupé; il était même un peu tard.

Vers deux heures du matin, je fus réveillée par un grand coup de sonnette. Je courus à la chambre de Monsieur, je le trouvai méconnaissable, en proie à une terreur affreuse. Il me dit, en me désignant le pied de son lit: — Mettez-vous à la place qu'occupe un croque-mort... Ne bougez pas, il m'attend; il a un drap noir sur le bras, ne vous dérangez pas; aussitôt que vous cesserez de parler, il repartira.

J'allumai toutes les bougies, j'ouvris les fenêtres et enfin le cauchemar disparut. Quand M. de Musset fut plus calme, il me demanda des nouvelles du voisin.

Je lui dis qu'il était parti à la campagne depuis une quinzaine et qu'il allait bien. Il me dit: — Quand j'ai eu cette vision, j'ai pensé qu'il était mort. Voyez ce qui arriva alors qu'il ne savait rien. S'il avait eu la mort si près de lui, c'eût été autre chose.

Les grandes manœuvres en Allemagne.

Les grandes manœuvres impériales comprendront cette année les 3e, 5e et 6e corps. Les deux premiers formeront une armée sous un commandement unique, avec une section d'aérostatiers. Le 6e corps représentera l'autre armée, aura aussi son parc de ballons et sera renforcé par la 77e brigade d'infanterie et la 1re brigade d'artillerie de campagne sazonne.

Les brigades de cavalerie indépendantes qui seront jointes aux deux armées auront avant les manœuvres spéciales des exercices sur le terrain de manœuvres de Posen. Le train de la garde et les 1er, 2e, 4e, 9e, 11e et 13e bataillons du train feront le service de ravitaillement.

THEATRES. Sarah Bernhardt.

C'est, comme on sait, dimanche soir que paraît sur la scène du Greenwall Mme Sarah Bernhardt, l'illustre tragédienne que le monde entier a acclamée. Pour cette représentation d'ouverture comme pour les huit autres qu'elle donnera ici la salle sera foulée, car non seulement le public aura l'occasion d'entendre la plus grande actrice moderne mais l'entendra pour la dernière fois. C'est, en effet, la dernière tournée, irrévocablement, que Mme Sarah Bernhardt fait en Amérique; et c'est d'autant plus certain que l'artiste sera constamment occupée en France pendant les six années qui sont suivies.

Les pièces qui sont inscrites à son programme de la Nouvelle-Orléans appartiennent au grand répertoire. On y trouve des œuvres de Dumas Fils, de Daudet, de Sardou, de Racine. C'est un régal artistique unique que les chefs-d'œuvre de ces illustres maîtres interprétés par Mme Sarah Bernhardt, et notre population lui aura toujours gré d'avoir compris la Nouvelle-Orléans dans sa tournée.



M. CASTELLANOS.

Théâtre de l'Opéra.

Le spectacle donné au bénéfice de M. Joseph Castellanos a été très apprécié par ceux qui étaient venus à l'Opéra Français hier. Le programme qui comprenait le cinquième tableau de "Roméo et Juliette", l'ouverture de "Sigurd", "Cavalleria Rusticana" et le troisième tableau de "Mignon" a été parfaitement exécuté par les divers interprètes.

Le bénéficiaire, qui a tenu à cette occasion plusieurs rôles importants, a été fréquemment applaudi. Pour le bénéfice de M. Thomas Brulautour jeune, trésorier, qui se donne demain soir, un intéressant programme est préparé. Il ne comprend rien moins que l'ouverture de "Tannhäuser", le quatrième acte de "Carmen" avec le ballet, un intermède musical et "Cavalleria Rusticana".

C'est la dernière représentation dans laquelle paraîtront les principaux artistes de la troupe. Dimanche à huit heures du soir, bénéfice offert par la direction à Mmes Bossi, Greppi, de Castilla et de la comédie de ballet. On joue "Les Surprises du Divorce". La représentation se terminera par le grand ballet "Le Printemps".

glée. On prétend que le Tzar a été profondément surpris par les révélations faites au premier ministre par la députation israéliite reçue en audience le 7 mars. Le Tzar a informé M. Witte qu'il était de toute nécessité de régler immédiatement cette question.

Nomination retirée.

Washington, 15 mars.—Le président Roosevelt a retiré aujourd'hui la nomination de M. John Embury au poste d'attorney des Etats-Unis pour le Territoire d'Oklahoma.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

Sommaire de la Livraison du 1er mars 1906.

- I.—Il Santo, quatrième partie, par M. Antonio Fogazzaro. II.—La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance Savoyarde. III.—Le Petit Troupeau, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française. IV.—Un Idéologue sous le Consulat et le Premier Empire, par M. Paul Gautier. V.—Les Journées et les Nuits Japonaises. VI.—Figures Byzantines. VII.—Pésées, par Mme la comtesse Mathieu de Noailles. VIII.—Revue Musicale. IX.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Chaurès. X.—Bulletin Bibliographique.

Ventes inscrites au bureau d'admission.

- Succession de N. Mastacchia à Ed. L. Winter, 3 terrains, Louiane Ave., Freret, Robertson, Toledo, \$1950. Vve J. Drauro et als à J. Joachim, 2 terrains, Belfast, Apple, Léonidas, Montre, \$400. L. S. Hertzberg à Savings et Homestead Ass'n, portion, Camlin, Chartres, Royale, Lamanche, \$900. L'acquéreur au vendeur, même propriété, \$3200. Geo Joyst à Teutonia Loan & Bid Co., terrain, Cambronne, Birch, Dante et Jeanette, \$800. L'acquéreur à Chris Hahn, même propriété, \$900. City Realty Co. Ltd., à Hy Kronengold, lot, Baudin, Pierce d'Hémecour et avenue Carrollton, \$150. U. S. Land Co. Ltd. à Star Land Co. Ltd., lot, Prieur, Roman, Bourbon et Touro, \$100. A. A. A. à Mme A. D. Durloucourt, terrain, Cortez, Cleveland, Télémaque, Palmyre, \$175. B. J. Bell à W. H. Bolds, un morceau de terre faisant face au chemin de Gentilly, \$275. E. A. Carrère à J. G. Schaaf, terrain, Hennessy, Baudin, l'Hémecour Co., lot, Iberrie, Canal, Villere, Robertson, \$7,000. G. A. Trauth à Vve A. F. Bertrou et als, lot Dryades, Rempart, l'Empomène, Terpsichore, \$3,250. C. A. Berry à Union Land et Improvement Co. Ltd., 2 terrains, Clouet, Louisa, Villere, Robertson, \$400. Succession de Jos. Mossmeyer à M. S. Mahoney, terrain, Pellican Ave., Allr, Bermuda, Seguin, \$1100. Chas. Benson à Vve Chas. L. Seemann, terrain, Carondelet, Lafayette, Girod, St Charles, \$6000. Bernard Schoendroff à Aug. Stef, 3 terrains, Dorgenois, Broad, Toulouse, St Peter, \$1500. Mme B. Green à Jno. A. Roy, terrain, Brooklyn, Madison, River, Lamarque, \$125. C. A. Berry à Leopold Levy, 2 terrains, Robertson, Claiborne, Louisa, Piété, \$1600. C. H. P. H. Arnold, terrain, même lieu, \$250. Le Vincent à Mme A. J. Mann, terrain, Léonidas, Jefferson, Zimpel, Oak, \$1650.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LE LOUVETEAU

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL BERTNAY.

QUATRIÈME PARTIE.

LA LENTE JUSTICE

XI

RUPTURE.

Suite.

—Je te refuse mon autoris.

—Je n'en ai pas besoin pour m'engager. —J'écrirai à ta mère... Elle comprendra mes raisons, elle... Si tu n'as pas, ingrat enfant, besoin de mon autorisation à moi, tu ne peux te passer de la sienne... —Je l'ai déjà. —C'est faux!... je devine que c'est faux... —La vérité est qu'elle me l'a promise... qu'elle me l'a promise en dépit de toutes les sollicitations, de toutes les pressions... J'avais prévu votre démarche... J'y ai parié par avance. —Tu es un mauvais fils! —Ah! son!... pas cela... Ce n'est pas un mauvais fils celui qui, las... dégoûté déjà d'une vie inutile... d'une vie d'oisiveté... à la belle ambition de devenir quelque chose... —Ce n'est pas un mauvais fils, celui qui entend la plus noble, la plus désintéressée, la plus périlleuse parfois, — de toutes les carrières, obéissant ainsi à ce que vous respectez si profondément, à la tradition de la famille... snivant ainsi l'exemple de tous ceux qui sont là... et qui vous regardent, grand-mère, avec des yeux bien étonnés! —Mais, malheureux enfant, s'écria-t-elle avec désespoir, mais tu ne peux pas te faire soldat... tu ne peux pas t'engager... —Pourquoi? —Il y a une raison terrible...

un obstacle insurmontable qui t'en empêche... —C'est!... —C'est ton nom!... Ce nom qui depuis une heure devient un cauchemar pour moi... —Mon nom? ... répétait-il sans comprendre. —Tu me le disais encore tout à l'heure: tu l'appelles légalement Aubray... tu l'appelles Aubray jusqu'à ta majorité, puis que à ce moment-là seulement ton oncle peut te rendre le nom de ton père... —Et bien? —Tu veux donc t'engager sous le nom d'Aubray... faire connaître ce nom dans ton régiment... dans les villes où tu passeras... partout!... pour être ensuite obligé de venir expliquer, —et quelle explication!—que tu n'aurais droit qu'à porter le nom de ta mère, parce que ton père ne t'avait pas reconnu... mais que maintenant une adoption te permet de reprendre ce nom paternel! —Je ne voulais pas te le dire, cela... et tu m'y forces!... —Et bien, ce sera plus qu'un aveu, cette explication-là, ce sera une proclamation publique de ta bêtardise! Ce sera un outrage à ceux qui te font rentrer dans leur famille... Ce sera un outrage à celle dont tu oseras par-dessus les toits l'irrégularité et la déchéance!... —Et c'est être, cela, un mauvais fils, mon enfant!

XII UNE VOIX D'OUTRE TOMBE Sur cette dure apostrophe, la comtesse Colette était partie... faisant claquer la porte... —Sans vouloir prolonger cette discussion... sans consentir à plus rien entendre... —Iritée, oui, profondément... mais bien aise, au fond, d'un avoir fini, espérait-elle, avec ce débat, sans cesse renaissant et qui, cette fois, ne renaitrait plus. Et Marc restait seul, dans le vieux salon où les portraits de ses ancêtres le regardaient de leurs yeux immobiles... —Il restait, non pas vaincu... non pas même ébranlé dans sa résolution, mais stupéfait de cette violence... confondu de la diabolique habileté de ce suprême argument... et sentant bien que, pour y répondre, il fallait casser les vitres... dire à sa grand-mère des choses pénibles, cruelles... des choses qui répugnaient à son cœur... et dont jamais il n'aurait voulu qu'il fut question entre elle et lui. Ah! ce nom! ce nom de Châtel-Arnaud!... —Mais il devenait donc pour lui une chaîne à trainer!... —Il allait donc, à chaque instant de sa vie l'entraver... le faire trébucher... —Il fallait donc, à cause de ce nom, supporter, lui, les affronts

et les avanies... sans même pouvoir s'évader au loin... dans un pays... dans un milieu nouveau, où nul ne s'inquiéterait de sa naissance et du droit qu'il avait... ou qu'il n'avait pas... à porter le nom de son père!... —Et bien quoi?... ce serait la fin de l'équivoque, s'il était obligé de se faire appeler comme on l'avait appelé depuis le jour de sa naissance jusqu'à sa quinzième année! —Et ce serait en même temps un rude allègement pour lui... parce qu'elle commençait terriblement à lui peser, cette équivoque! —Elle pesait même trop, depuis quelques jours!... oui, beaucoup trop!... —Et sa grand-mère en essayant de le blesser au vif n'avait pas frappé juste. —Mauvais fils, lui... parce qu'il porterait le nom que sa mère lui avait donné!... Allons donc! —N'est-ce pas plutôt en se parant d'un nom auquel il n'avait aucun droit, qu'il manquait de respect à l'adorable créature dont il avait ainsi l'air de rougir? Châtel-Arnaud! Mais tous ceux, dans la maison, qui lui donnaient hypocritement ce nom qu'ils savaient n'être pas le sien, devaient rire, par derrière, de sa vanité et de son ridicule! Châtel-Arnaud! Mais si le comte Arnaud mourait avant la majorité de ce Marc Aubray,

qu'il voulait adopter... oui... qu'il mourait avant trois ans... jamais ce nom ne pourrait être transmis... Celui que tous les domestiques, ici, appelaient Châtel-Arnaud par avance serait bon gré mal gré obligé de revenir à son nom d'autrefois... le vrai... le seul!... —Il se retrouverait Aubray comme devant; et, cette fois, définitivement, sans équivoque possible, — sans avoir, désormais, le droit d'alléguer comme excuse, qu'il ne faisait que se parer d'avance de ce qui—peut-être—lui appartenait plus tard... —C'est ce jour-là qu'il éclatèrent, le scandale, parce que, ce jour-là, le roturier déguisé en gentilhomme et forcé de mettre bas son déguisement deviendrait la risée de tous ceux qui ont une particule—et de tous ceux aussi qui n'en ont point! —Au contraire: c'est en reprenant volontiers—de son plein gré—le nom qu'il n'aurait peut-être jamais dû quitter avant d'être légalement possesseur de l'autre, —c'est seulement ainsi qu'il ferait taire les rieurs et les malveillants... —Et nul ne s'étonnerait, nul ne songerait à protester ou à se moquer lorsqu'un jour il viendrait loyalement dire à ses camarades: Maintenant j'ai le droit de m'appeler comme mon père—je vous prie donc, dorénavant, de m'appeler ainsi. —C'est en ruminant tout cela

que Marc était rentré chez lui. —C'est en irritant de l'obéissance... de l'aveuglement... du parti pris de sa grand-mère qu'il s'était couché... ah! de plus méchante humeur à présent, que jamais encore il ne l'avait été. —Oui... grognait-il en se retournant, sans sommeil, dans ce lit majestueux qui devenait aussi une ironie... oui, j'en ai assez... j'en étouffe... je veux du grand air!... —Elle m'a cédé la place aujourd'hui... demain, demain matin je recommencerais la bataille... jusqu'à ce que j'aie gagnée... ou bien, tant pis si ça casse... —J'ai l'autorisation de ma mère... et elle ne dira pas que je l'ai outragée... pauvre chérie, parce que mon engagement sera signé Marc Aubray... —Le lendemain matin, il était tout frémissant, tout bouillant encore... —En se levant, il était—tout naturellement—allé raconter ses nouveaux embêtements à Philippe... —Leurs appartements communi-quaient par la salle d'étude... De l'un à l'autre on pouvait presque causer en tenant les portes ouvertes. —Et, tout en faisant sa toilette, il allait, il venait... Il passait chez Philippe, Philippe passait chez lui... Et toujours Marc exhalait sa mauvaise humeur, en